

Le prix Brandenberger 2015

Berne, le 14 novembre 2015

Heidi Tagliavini



LAUDATIO

par

Dick Marty

Einmal mehr hat die Brandenberger-Stiftung eine hervorragende Wahl getroffen. Das Privileg zu haben di Laudatio von Botschafterin Heidi Tagliavini zu halten, ist eine sehr große Ehre, wofür ich außerordentlich dankbar bin.

Eine Laudatio bringt Bewunderung, Anerkennung, Empathie und Dankbarkeit zum Ausdruck. Um solche Gefühle richtig und gänzlich auszudrücken – meine ich – muss man die Sprache und all ihre Feinheiten gut beherrschen. Ich habe also gezögert, das Risiko zu übernehmen, die Goethe-Sprache zu misshandeln und dazu noch eventuell missverstanden zu werden. Natürlich, hätte ich meine Rede übersetzen lassen können,

aber ich hätte dann das Gefühl gehabt, meine Worte nicht mehr zu erkennen und meine Emotionen nicht mehr zu fühlen, *traduire c'est toujours un peu trahir*.

Ich ziehe also vor, die Sprache zu wählen, die damals am Hof von Sankt-Petersburg gebräuchlich war, *la langue de la diplomatie*.

Une fois de plus il faut féliciter la Fondation Brandenberger et sa Commission des Prix pour le choix de la lauréate 2015.

Vous avez choisi de récompenser une diplomate qui a fait honneur à notre pays par sa compétence ainsi que par sa capacité extraordinaire d'écoute, d'analyse et de synthèse. Pas n'importe quelle diplomate, mais une diplomate que l'on rencontre là où il y a des crises dangereuses, là où rien n'est facile. Un membre influent de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, un Hongrois, parlant du conflit Russo-Géorgien, salua notre lauréate d'aujourd'hui comme « *une des personnalités les plus brillantes de notre continent pour traiter de ce dossier* ».

C'était le 28 avril 2010 à Strasbourg, les députés de l'Assemblée parlementaire se penchaient sur les causes et les conséquences de la guerre entre la Fédération de Russie et la Géorgie, un conflit d'autant plus grave qu'il avait lieu entre deux membres du Conseil de l'Europe, deux pays qui étaient donc censés se reconnaître dans les mêmes valeurs, notamment dans les principes de la démocratie, des droits de l'homme et de la protection des minorités.

L'ambassadrice Heidi Tagliavini s'adressait aux députés des 47 États membres du Conseil de l'Europe pour illustrer le rapport qu'elle avait rédigé en tant que « *Cheffe de la mission internationale sur le conflit en Géorgie* ». L'Union européenne avait en effet choisi une Suisse pour cette mission tellement délicate, elle avait surtout choisi Heidi Tagliavini, la diplomate de grande expérience, experte parmi les plus réputées de l'Europe orientale.

J'étais dans l'hémicycle – j'avais introduit les débats en ma qualité de président de la Commission du monitoring – et je conserve un souvenir très vif de cette intervention de l'ambassadrice Tagliavini. Contrairement à ce qui se passe habituellement dans notre Conseil national, les députés de l'Assemblée Parlementaire ont écouté l'exposé de la diplomate suisse avec attention, dans le plus grand silence, avec des applaudissements qu'il est rare d'entendre à Strasbourg dans cette mesure.

Heidi Tagliavini. Son nom est déjà susceptible de nous donner quelques indications sur sa personnalité, sur ses origines. Heidi, un nom qu'on ne saurait plus suisse ; sa maman est en effet issue d'une famille patricienne lucernoise. Tagliavini indique les racines italiennes de son père. Cela contribue à expliquer la dimension multiculturelle indiscutablement présente chez notre lauréate. Qu'il suffise de rappeler qu'elle comprend et parle huit langues. La maman était peintre, le père architecte, un

environnement artistique que l'on retrouvera aussi chez leur fille Heidi.

Heidi Tagliavini fait ses études de langues romanes et de russe à Genève et à Moscou, déjà la curiosité et l'attrait sont très forts pour ce monde alors encore mystérieux de la grande Russie. Elle est l'une des seules étudiantes qui réussissent à porter à terme ces études et sera assistante de littérature russe pendant cinq ans à l'Université de Genève.

En 1985, lors de la rencontre historique entre Ronald Reagan et Michail Gorbatchew, c'est Heidi Tagliavini qui assure la traduction du russe pour le conseiller fédéral Pierre Aubert et pour le président de la Confédération Kurt Furgler. Ce dernier était pourtant fier de ses connaissances linguistiques et aimait les exhiber, mais celles-ci n'arrivaient décidément pas jusqu'à l'Oural. À cette époque, notre lauréate était collaboratrice diplomatique auprès du Secrétariat politique du DFAE, après avoir fait des stages à la centrale et à Lima. C'est en 1989, l'année de la chute du Mur de Berlin, que Heidi Tagliavini arrive à l'ambassade suisse de Moscou. Elle ira en suite à La Haye, mais c'est définitivement l'Est de l'Europe qui l'attire.

Si le choix de la carrière diplomatique n'est finalement pas surprenant, la façon avec laquelle elle va interpréter la fonction ne correspond pas à l'image classique que l'on se fait du diplomate. Elle n'apprécie manifestement pas les salons feutrés où on n'appelle jamais les choses par leur nom, elle n'aime pas les palabres vides de sens, le verre de champagne à la main, et elle ne correspond certainement pas à la définition qu'un célèbre auteur vénitien donne des diplomates lorsqu'il affirme que « *les seuls espions avoués sont les ambassadeurs* ».

Non, la vocation d'Heidi Tagliavini est d'être là où les tensions deviennent dangereuses, là où de fortes personnalités sont demandées pour assurer le dialogue et sauver la paix. Oui, notre lauréate est l'image même de l'ambassadeur de crise, on s'adresse à elle lorsque la situation apparaît désespérée. Pour cela il faut du courage, du courage comme le définissait Jean Jaurès – « *le courage c'est de rechercher la vérité et de la dire* » – mais aussi le courage dans le sens de la fermeté d'âme pour s'aventurer dans des territoires en proie aux conflits et affronter des situations de danger. L'ambassadrice Tagliavini a montré à plusieurs reprises un courage admirable.

Sa carrière de « diplomate de crise » débute en 1995 et c'est tout de suite une mission dans une région à haut risque. Seule femme dans un groupe de six personnes chargé par l'OSCE – l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe – de se rendre en Tchétchénie. La région est en proie à de fortes violences et les forces russes sont même accusées de génocide. C'est la première guerre de Tchétchénie, un conflit d'une rare violence dévastatrice. Il s'agit de se rendre compte de la situation, de rechercher un dialogue entre les parties dans le but de trouver une solution politique à la guerre et de soutenir une distribution équitable de l'aide humanitaire dans la région. Rappelons qu'à l'époque la capitale de la Tchétchénie avait été l'objet d'âpres combats et que la ville avait été pratiquement entièrement détruite.

Cette mission dans le Caucase du Nord nous permet de découvrir un autre aspect de Heidi Tagliavini: sa grande sensibilité et son côté artistique. En Tchétchénie elle est bouleversée par la destruction, la misère et le désarroi des gens. Elle écrira plus tard:

« Mein Tchetchenienaufenthalt gehört zweifellos zu den wichtigsten Abschnitten meines Lebens ».

En 1997, elle publie en effet un recueil de photographies de Grozny intitulé *« Zeichen der Zerstörung - Der andere Blick. Reminizenzen aus Tchetchenien »*: sur ces photos on ne voit aucune personne, aucun visage de femme en pleurs, pas d'enfants aux regards vides, images que bien des agences de presse nous ont fait parvenir en abondance; non, seulement des objets, des maisons, des arbres et quelques fleurs, le tout dévasté et marqué par la furie de la destruction. Ce sont des photos impressionnantes qui ont un rare pouvoir évocateur. On est bien loin du reportage photographique, ce sont des images qui ont l'éloquence et l'émotion d'une œuvre d'art. Dans l'introduction, Madame Tagliavini précise que

« Um alle Missverständnisse auszuschliessen, gilt es festzuhalten, dass es keineswegs um eine Ästhetisierung der Kriegszertörung geht. Hinter den gezeigten Bildern steht vielmehr die Darstellung einer Welt, die ich anders nicht mehr sehen konnte ».

Ce sont des images émouvantes et bouleversantes. L'absence de visages humains rappelle avec une vigueur impressionnante la déshumanisation à laquelle a conduit ce conflit.

Après la Tchétchénie ce sera encore Moscou, puis de nouveau le Caucase, le Caucase du Sud, cette fois. Elle est appelée en 1998 à diriger la mission d'observation de l'ONU en Géorgie avec le rang d'ambassadeur. C'est seulement la seconde fois que l'ONU fait appel à une femme pour diriger une telle mission. La MONUG – tel était le nom de cette mission onusienne – avait été établie suite au cessez-le-feu conclu après la guerre civile qui avait embrasé le pays. Juste avant l'arrivée de l'ambassadrice Tagliavini à Tbilissi, une tentative d'assassinat contre le président Shevardnadze avait échoué et des membres de la mission de l'ONU avaient été pris en otage. Décidément notre ambassadrice est bien loin des salons somptueux du Quai d'Orsay ou du Foreign Office.

En 1999 elle rentre à Berne pour diriger la Division politique IV, responsable de la politique des droits de l'homme et de la politique humanitaire. Manifestement Berne est trop calme et Heidi Tagliavini repart aussitôt choisie pour être la déléguée du président de l'OSCE pour le Caucase, nota bene choisie par un président autrichien. Puis elle est nommée ambassadrice de Suisse en Bosnie-Herzégovine. Elle a à peine le temps de défaire ses valises que Kofi Annan l'appelle en 2002 pour être la Représentante spéciale du Secrétaire général des Nations Unies à la tête de la Mission en Géorgie. Une désignation prestigieuse qui illustre à quel point la personnalité et les compétences de Heidi Tagliavini sont appréciées au plus haut niveau des instances internationales.

En 2006, retour à Berne pour diriger la Direction politique du DFAE et être l'adjointe du Secrétaire d'Etat. Une fois encore la pause à Berne sera de courte durée et une fois encore c'est d'une institution internationale que provient l'appel pressant. L'Union européenne décide en effet le 2 décembre 2008 la création d'une commission d'enquête indépendante au sujet du conflit éclaté au cours de l'été entre la Géorgie et la Russie: c'est Heidi Tagliavini qui est appelée à diriger cette mission dont il est à peine besoin de souligner le caractère extrêmement délicat. Le fait qu'on ait choisi une Suissesse en dit long de l'estime témoignée par Bruxelles à notre diplomate. En fait, l'Union européenne, consciente des difficultés extraordinaires et du potentiel explosif de ce dossier a tout simplement choisi la personnalité la plus compétente, la plus expérimentée, celle qui jouissait de plus de crédibilité et de respect de la part de toutes les parties.

Après un peu moins d'une année, la commission Tagliavini remet son rapport comptant plus de mille pages. Document extraordinaire de par son contenu et sa conception, le rapport illustre les origines et les spécificités du conflit et affronte d'une façon originale les aspects particulièrement complexes de nature politique à la lumière du droit international et du droit humanitaire. Un document qui trouvera, à ne pas en douter, une place particulière dans les manuels de l'histoire du droit international public. « *Une leçon pour l'Europe par Heidi Tagliavini* », titre le quotidien de référence français, Le Monde, lors de la présentation des travaux de la commission.

Le rapport est remarquable aussi parce qu'il ne se réfugie pas dans le langage trop souvent adopté par la diplomatie qui dit sans dire et qui évite d'appeler les choses par leur nom. Un écrivain, belge, je crois, avait dit que « *la diplomatie est la dentelle de l'hypocrisie* ». Non, les affirmations du rapport Tagliavini sont claires, bien documentées, irréfutables. On affirme et démontre sans détour que c'est la Géorgie qui a commencé avec les hostilités et que les Russes ont de leur côté violé le droit international déjà avant le début même des hostilités armées. On rappelle aussi le contexte et l'environnement international du moment, comme l'indépendance du Kosovo et la promesse de l'OTAN faite à la Géorgie de l'accueillir en son sein. Bref, on est tenté de dire que tout le monde en prend pour son grade. Lors de la présentation à Strasbourg du travail de la commission, l'ambassadrice rappelle sans détour la nécessité d'un rapprochement et d'une meilleure compréhension entre les Occidentaux et la Fédération de Russie. Un vœu et une nécessité plus actuels que jamais.

En écoutant l'ambassadrice Tagliavini illustrer le rapport aux députés de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe et les applaudissements qui ont été rarement aussi chaleureux dans cet hémicycle, je dois vous avouer que j'ai ressenti une vive émotion et aussi la fierté d'être suisse.

Entre 2009 et 2013, Heidi Tagliavini dirigera pour l'OSCE les commissions d'observation des élections présidentielles en Ukraine, en Russie et en Arménie, des consultations populaires très délicates et à haut risque.

Elle était tout naturellement prédestinée à jouer un rôle aussi dans le cadre du conflit

ukrainien. Ce sont les États qui forment ce qu'on appelle le « Format Normandie » – Allemagne, France, Russie et Ukraine – qui la proposent comme Déléguée spéciale de l'OSCE chargée notamment de présider le Groupe trilatéral de contact – Russie, Ukraine et OSCE – dont la finalité était d'identifier une solution pacifique au conflit dans le Donbass, activité qui a toutes les caractéristiques d'une mission impossible que Madame Tagliavini a exercée jusqu'en juin de cette année.

Mmes et MM., on a coutume de dire que la politique étrangère est avant tout une politique d'affirmation et de défense de ses propres intérêts. C'est certainement vrai. La question se complique lorsqu'il s'agit de sacrifier des valeurs éthiques dans le but de sauvegarder les intérêts ou de ce qu'on prétend être nos intérêts. Peut-on ainsi demander la condamnation de Bachar Al-Assad et invoquer en même temps la défense des places de travail pour vendre des armes à des régimes aussi liberticides et détestables que l'Arabie Saoudite ou l'Égypte de Al-Sisi ? Les prétendues exigences de la lutte contre le terrorisme légitiment-elles le déclenchement d'une guerre sanguinaire fondée sur des justifications mensongères ? Ou encore: faut-il refuser de recevoir le Dalai-Lama seulement pour complaire aux Chinois et aux entreprises qui veulent faire des affaires avec ceux-ci ? L'histoire ancienne et contemporaine offre d'innombrables exemples de ce genre d'interrogations et de conflits entre intérêts immédiats et valeurs éthiques. On réduit souvent ce choix à l'opposition entre réalisme et idéalisme, entre pragmatisme et utopie. En fait, on tend généralement à contourner le dilemme en affirmant que l'intérêt national est de par sa nature toujours éthique. C'est simple, manifestement trop simple, car on évite de vraiment analyser ce qu'est vraiment l'intérêt national.

Le prince Adam Czartoryski d'origine polonaise a été ministre des Affaires étrangères de Russie au tout début du XIXe siècle et on le retrouve comme conseiller d'Alexandre Ier au Congrès de Vienne. Ce personnage assez extraordinaire deviendra par la suite l'une des grandes figures de l'émigration polonaise en France. En 1830 il publie en français un livre intitulé « Essai sur la diplomatie », un livre remarquable au point d'avoir été réédité tout récemment. Adam Czartoryski rejette l'idée que l'intérêt et le cynisme doivent nécessairement orienter les relations internationales. Il remet la justice au coeur de la politique étrangère et prétend que mettre l'intérêt au centre des relations internationales constitue une véritable calamité pour la diplomatie. Ouvrage décidément étonnant si on considère la période historique pendant laquelle il a été écrit, étonnant aussi pour son actualité.

J'ai mentionné ce livre parce qu'il illustre les principes que l'on retrouve à la base de l'action diplomatique de Heidi Tagliavini tout au long de son extraordinaire parcours. Elle a toujours oeuvré pour la paix et la justice, elle a toujours privilégié les missions qui exigeaient du courage, le courage de rechercher la vérité et de rétablir le dialogue entre des acteurs qui ne veulent plus se parler si non à travers les armes, elle n'a jamais aspiré à des postes confortables, elle n'a jamais cédé à la tentation de la notoriété et du star système (une tentation qui comme on le sait n'a pas toujours épargné notre diplomatie). L'ambassadrice Tagliavini a interprétée la diplomatie comme étant un

instrument de justice, – et quel intérêt pourrait être plus important que la justice ? – et comme instrument de protection de tous ces enfants, ces femmes et ces hommes, victimes toujours perdantes de tous les conflits armés.

Les qualités hors du commun de l'ambassadrice Tagliavini n'échappent pas aux députés suisses qui interrogent même le Conseil fédéral pour lui demander en substance pourquoi la Suisse ne donne pas plus de responsabilités à une diplomate dont les mérites sont reconnus et sollicités par les principales instances internationales.

Heidi Tagliavini a été l'objet de nombreuses distinctions de grand prestige, preuve de la grande estime dont elle jouit partout pour le rôle éminent qu'elle a su assumer dans le cadre des relations internationales et de la recherche de la paix sur notre continent:

- doctorat honoris causa des universités de Bâle – ville où elle est née – et de Berne
- le Grosse Ehrenzeichen de la République autrichienne
- le prix des droits de l'homme de l'association internationale d'Helsinki
- le Grosse Verdienstkreuz mit Stern de la République fédérale allemande

Heidi Tagliavini est également membre du CICR, un aboutissement logique et cohérent avec sa carrière extraordinaire, ce CICR qui est à mon avis le symbole le plus précieux de notre pays, de cette Suisse ouverte sur le monde, engagée dans la défense des droits de l'homme et de la prééminence du droit humanitaire. Le prix d'aujourd'hui nous rappelle, doit nous rappeler, que ces valeurs sont fondamentales, mais très fragiles, vulnérables et qu'elles nécessitent dès lors de toute notre attention. Une vigilance d'autant plus nécessaire qu'on ne peut ignorer qu'au cours de ces dernières années, un peu partout dans le monde, ces valeurs sont de plus en plus menacées et piétinées.

Signora Ambasciatrice, cara Heidi Tagliavini, mi consenta di esprimerle in una lingua che non solo conosce bene ma che è anche parte del suo patrimonio culturale e, vorrei dire, anche genetico, quanto siamo fieri di lei e quanto le siamo riconoscenti per il suo eccezionale impegno a favore della pace e per il modo con il quale ha interpretato i valori autentici del nostro paese. In un momento d'incertezze, di paura dell'altro e d'inquietante chiusura, il suo esempio è per noi tutti uno straordinario messaggio di speranza.

Grazie di cuore.